

VOYAGE

A LA NOUVELLE-ZELANDE,

PAR

JOHN LIDD IARD NICHOLAS (1),

(1814 ET 1815).

DE toutes les îles répandues sur la surface du grand océan, il n'en est pas que les Européens connaissent aussi peu que la Nouvelle-Zélande. Les navigateurs qui avaient abordé sur ses côtes racontaient des exemples si affreux de la cruauté et de la perfidie de ses habitans, que l'on ne se souciait guère de fréquenter des îles dont les naturels étaient toujours prêts à se repaître de la chair des étrangers qui ne se tenaient pas sur leurs gardes. Cependant depuis l'établissement de la colonie anglaise à la côte orientale de la Nouvelle-Hollande ; les rapports avec la Nouvelle-Zélande

(1) Cette relation n'est pas traduite en français.

devinrent un peu plus nombreux. Des navires envoyés à la pêche des phoques jetaient l'ancre dans la baie Dusky, à l'extrémité méridionale de l'île du Sud ; ils y laissaient une partie de leur équipage, puis remettaient à la voile, et revenaient au bout d'un certain temps charger les peaux que l'on s'était procurées pendant leur absence. L'on avait rarement des relations avec les naturels ; ils avaient l'air d'abhorrer les Européens : si dans une excursion l'on rencontrait une cabane, et si l'on y laissait quelque présent pour les sauvages, on était sûr en revenant quelques jours ou même quelques mois après de trouver la cabane abattue, et le présent dans le même endroit où on l'avait laissé. Rien n'encourageait donc à se fixer dans cette partie de l'île où l'on éprouvait des tremblemens de terre, et où le temps était froid, brumeux et pluvieux.

Le désir de tirer parti d'une production végétale dont la Providence a enrichi la Nouvelle-Zélande, donna lieu à une expédition dans laquelle les Anglais se prévalurent du droit du plus fort ; mais du moins ils n'en abusèrent pas. Le lieutenant King, nommé gouverneur de l'île Norfolk, y avait découvert le phormium, ou lin de la Nouvelle-Zélande ; mais on ignorait comment il fallait préparer cette plante utile pour en tirer partie. En conséquence M. Hauson, capitaine du *Dédale*,

vaisseau qui était allé ravitailler Vancouver, et qui faisait la navigation entre la colonie et l'île Norfolk, fut chargé de s'emparer par surprise de quelque naturel de la Nouvelle-Zélande, et de l'amener à Port-Jackson. Ayant paru le long de la côte septentrionale de l'île du Nord au mois d'avril 1793, la curiosité et le désir de se procurer du fer firent sortir plusieurs insulaires dans leurs pirogues. Arrivés près du navire, on leur donna des outils de fer et d'autres objets. Hausson les invitait à monter à bord; deux naturels, Toughi et Houdou en avaient bien bonne envie; leurs compatriotes les en dissuadèrent; mais n'y pouvant plus tenir, les deux jeunes gens finirent par aller sur le vaisseau, où suivant leur expression ils furent éblouis par tout ce qu'ils virent. On les fit descendre dans la chambre, et on leur servit de la viande qu'ils mangèrent de bon appétit. Sur ces entrefaits le *Dédale* appareilla. L'un d'eux avait aperçu les pirogues par la fenêtre de la chambre; quand ils virent que le bâtiment s'en éloignait, ils furent transportés de colère; ils brisèrent les fenêtres pour se jeter à la mer; on les empêcha: pendant que les pirogues restèrent à la portée de la voix, les prisonniers crièrent au chef qui était dans un de ces bateaux, de s'échapper au plus vite de crainte d'être pris. Ils furent conduits à Port-Jackson. Le 24 avril

Hausson les embarqua sur le *Chah-Hormouzer* qui allait à l'île Norfolk. Durant les premiers temps de leur séjour dans cette île, ils furent tristes et mornes; ils évitaient de donner des renseignements sur le phormium, avec autant de soin qu'on en mettait à leur en demander. On apprit ensuite que la crainte d'être obligés de travailler leur avait fait garder ce silence obstiné. Enfin les bons traitemens et les attentions qu'on leur marquait, les rendirent plus sociables. Alors on leur fit comprendre que l'île Norfolk où ils se trouvaient n'était pas très-éloignée de leur pays, et que dès qu'ils auraient instruit les femmes anglaises de la manière de façonner le phormium, on les ramènerait chez eux. Sur cette promesse, ils consentirent à faire part de ce qu'ils savaient, et qui se réduisait à fort peu de chose; car dans leur île ce sont les femmes qui font l'opération dont on leur demandait le procédé. Houdou était un guerrier, et Toughi un prêtre: ils donnèrent à entendre au gouverneur que jamais la préparation du phormium n'avait fait partie de ce qu'ils avaient appris.

Lorsqu'ils commencèrent à se comprendre mutuellement avec les Anglais, non-seulement ils firent beaucoup de questions sur l'Angleterre, dont ils savaient fort bien trouver la position ainsi que celle de leur île, de l'île Norfolk et de

Port-Jackson sur une grande carte coloriée, mais ils communiquèrent aussi tous les renseignements qu'on leur demanda sur leur patrie. Toughi voyant que nous ne le comprenions pas bien, dit le narrateur, traça sur le plancher avec de la craie un dessin de la Nouvelle-Zélande. En comparant ce plan avec celui du capitaine Cook, King trouva entre eux assez de ressemblance pour qu'il regardât cet essai du jeune sauvage comme un objet de curiosité : il l'engagea donc à le mettre sur le papier; Toughi y fit ensuite des corrections, et l'on écrivit les noms d'après ces indications. Elles apprirent qu'Iheïnomavi, ou l'île septentrionale, est divisée en huit territoires gouvernés chacun par un chef qui en a de subalternes. Le plus grand de ces cantons est I'ondockey, dont les habitans sont toujours en guerre avec les autres tribus : ses différentes hordes forment des ligues tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; celles qui étaient ennemies deviennent amies, ou bien le contraire a lieu. Toutefois il y a aussi des intervalles de paix, pendant lesquels elles se visitent les unes les autres, et font le trafic du phormium et de la pierre dont elles fabriquent leurs haches et leurs ornemens. Toughi prétendait que tous les New-Zélandais n'étaient pas cannibales : on eût beaucoup de peine à le faire parler sur ce sujet; et quand on le

questionnait sur ce point, il témoignait toujours une horreur extrême. Au bout de quelques semaines on parvint à le faire convenir que tous les habitans de Poenamou, ou l'île méridionale, et ceux d'I'ondockey mangeaient leurs prisonniers de guerre : Houdou confirma ce récit. King suppose, malgré le bon caractère de ces deux jeunes gens et surtout de Toughi, que ces horribles festins ont lieu dans toute l'île.

On recueillit de la bouche de ces deux jeunes gens plusieurs détails intéressans sur leur pays.

Les New-Zélandais enterrent leurs morts : ils croient que trois jours après l'inhumation l'âme se sépare du cadavre, et que cette action est annoncée par un léger souffle de vent qui avertit de son approche un itoua ou dieu inférieur qui plane au-dessus du tombeau, et qui la porte dans les nuages. Toughi marqua sur sa carte la route imaginaire que suit l'itoua. Pendant que celui-ci reçoit l'âme, un mauvais esprit transporte par la même route la partie impure du corps à Terry-Inga (le cap Nord), et la précipite dans la mer.

Le suicide est très-commun parmi ces insulaires; pour le moindre sujet ils se pendent : c'est le parti que prennent souvent les femmes lorsqu'elles ont été battues par leur mari. Cette manière de mettre un terme à son existence ne paraissait pas effrayer nos jeunes gens; ils nous

menaçaient fréquemment d'en venir à cette extrémité, et nous disaient très-sérieusement qu'ils s'y décideraient, si on ne les renvoyait pas chez eux : cependant comme il n'en usaient ainsi que dans leurs momens de tristesse, on leur faisait bien vite oublier par des railleries ces idées lugubres.

On ne put pas découvrir s'ils connaissent d'autre manière de diviser le temps que les révolutions lunaires jusqu'au nombre de cent; c'est ainsi qu'ils comptent leur âge, et calculent tous les autres événemens.

Ces jeunes gens nous dirent que pour des haches, des ciseaux et d'autres marchandises de cette nature on pourrait se procurer une grande quantité de phormium préparé; ils ajoutèrent que dans certains cantons cette plante croît abondamment: l'on en sépare les racines pour les planter; on en met trois dans un trou.

Au mois de novembre King annonça aux deux jeunes gens qu'ils allaient retourner dans leur patrie, nouvelle qui leur causa les transports de joie les plus vifs. Ils les fit monter à bord du *Britannia*, navire de l'état, et lui-même voulut les conduire chez eux. On fit voile de l'île Norfolk le 9 novembre : la traversée fut très-heureuse; car le 12, après avoir doublé le cap Nord, on aperçut plusieurs maisons et un petit hippah ou

fort sur une île au large de ce promontoire : Toughi la nomma Modi-Motou. Peu de temps après un plus grand hippah s'offrit à la vue sur la grande île en dedans du cap. « Six grandes pirogues s'en détachèrent, dit King, et s'avancèrent vers nous : quand les naturels furent à portée de la voix, ils reconnurent Toughi; bientôt une septième pirogue arriva; il y avait une vingtaine d'hommes dans chacune. Ils nous accostèrent sans invitation de notre part; ceux qui montèrent à bord témoignèrent une grande joie de se retrouver avec Toughi. Celui-ci s'empressa de demander des nouvelles de sa famille et de son chef : une parente de sa mère lui en donna de très-bonnes. Son père et son chef étaient inconsolables de sa perte; ce dernier, dont Toughi ne parlait qu'avec des marques du plus profond respect, était allé quinze jours auparavant rendre une visite au chef du hippah, dont il a été question plus haut. On attendait à chaque instant le principal chef du canton de Toughi. Celui-ci était ravi de tout ce qu'on lui racontait. Il ne fit accueil qu'à la parente de sa mère et à deux chefs distingués par les balafres de leur visage. Les émokis ou les rameurs leur montraient un profond respect, quoique ceux-là les battissent quelquefois impitoyablement. Je présentai des ciseaux, des haches à main et d'autres objets du

même genre aux ipodis ou chefs subalternes que Toughi me désigna. Le trafic ne tarda pas à s'établir entre les insulaires et nous. Nous donnions des morceaux de vieux cercles de fer pour de gros paquets de phormium préparé, de la toile, des patou-patous ou des massues, des lances, des ornemens en stéatite, des pagaies, des hameçons et des lignes. A sept heures du soir ils nous quittèrent, et nous fîmes route pour la baie des îles. A neuf heures une pirogue nous accosta, et quatre hommes sautèrent à bord sans manifester la moindre crainte. Le lieutenant du *Britannia* avait grande envie de leur pirogue : le marché fut vite conclu. Ces Indiens couchèrent à bord, et ne marquèrent pas d'inquiétude d'être transportés à une certaine distance de chez eux. Après souper Toughi et Houdou les ayant interrogés sur ce qui s'était passé dans leur pays depuis leur départ, les nouveaux venus entonnèrent une chanson, dans laquelle chacun fit sa partie, et qu'ils accompagnaient quelquefois de gestes farouches et sauvages. De temps en temps ils baissaient leurs voix, suivant la nature des sujets qu'ils racontaient. Houdou qui les écoutait avec une attention extrême, fondit tout à coup en larmes. Il apprenait que la tribu d'Tsandokey avait fait une irruption dans Tiraouitti, canton où il était né, et en avait tué le chef et trente guerriers. Son

affliction l'empêcha d'en entendre d'avantage. Il se retira dans la chambre, n'interrompant l'expression de sa douleur que par ses menaces de vengeance.

Le 13 beaucoup de pirogues vinrent le long du bord ; un chef qui était dans la plus grande, faisait des signes d'un air très-sérieux. Toughi reconnut Kotokoké qui était etiketica, ou le principal chef du hippah, d'où les pirogues s'étaient détachées la veille au soir. Le vieux chef qui paraissait âgé de soixante-dix ans, avait le visage tellement défiguré par des lignes spirales tatouées, qu'on ne distinguait pas un seul de ses traits. En arrivant à bord, il embrassa Toughi avec des signes d'une grande affection. Après nous être frotté respectivement le nez, il ôta son manteau, et le plaça sur mes épaules ; à mon tour je le vêtis d'un manteau de bayette verte, et orné de grandes flèches. Plusieurs pirogues étant encore venues le long du bord, Toughi déclara que le gaillard d'arrière était *tabou*, c'est-à-dire interdit à tout le monde, excepté au vieux chef.

Le calme m'empêchait de m'approcher du lieu de la demeure de Toughi autant que je le désirais ; ce qui me contrariait beaucoup, parce que je ne pouvais pas rester long-temps dans ces parages, et que néanmoins je voulais débarquer mes deux Indiens près de chez eux, ou dans un

endroit où ils seraient en sûreté. Tandis que j'étais dans cet embarras, ils me dirent en pleurant de joie qu'ils iraient volontiers avec Kotokoké, qui leur avait promis de les mener le lendemain dans leur famille. J'avoue que je me défiais un peu de Kotokoké; je craignais qu'il n'eût cherché à capter la confiance des deux jeunes gens que pour s'emparer de leurs effets: je communiquai mes soupçons à Toughi, ajoutant que j'aimais mieux les ramener avec moi plutôt que de les laisser entre les mains d'hommes suspects. Toughi me répondit avec une assurance qui prouvait l'honnêteté de son caractère: « Un chef ne trompe jamais. » Alors je menai le vieux chef et les deux jeunes gens dans la chambre, et avec leur aide je lui expliquai que je mettais une importance extrême à ce qu'ils pussent arriver sûrement chez eux. J'ajoutai que je reviendrais dans deux à trois lunes, et que si j'apprenais qu'ils fussent débarqués sans accident avec tous leurs effets, je lui ferais un beau présent, indépendamment de celui qu'il allait recevoir de moi pour conduire mes deux amis chez eux. J'avais tant de raisons d'être convaincu de la sincérité du vieillard, que je pensai que ce serait lui faire injure que de le menacer de le punir s'il manquait à son engagement. Kotokoké ne me répondit qu'en appliquant ses deux mains sur chaque côté de ma tête, en m'en-

gageant à faire de même; et nous frottâmes nos nez l'un contre l'autre, restant quelques minutes dans cette position, pendant que le vieux chef marmottait quelques paroles que je ne compris pas. Ensuite il remplit la même cérémonie avec mes deux jeunes amis; puis ils dansèrent, et frottèrent leur nez contre le mien, disant que Kotokoké était devenu leur père, et les remettrait lui-même à leur famille.

Tandis que je préparais les présents que je leur destinais, Toughi entouré de ses compatriotes leur racontait tout ce qu'il avait vu durant son absence. On l'interrompait souvent par des cris d'admiration. Quand il leur dit qu'en trois jours on venait de l'île Norfolk au cap Nord, on douta probablement de sa véracité; car avec une présence d'esprit admirable il courut à l'arrière du navire, et leur apporta un chou qui avait été cueilli dans mon jardin cinq jours auparavant. Cette preuve convaincante causa une surprise extrême.

Tout étant prêt pour le départ, mes deux amis me prièrent de faire faire aux soldats l'exercice à feu devant le vieux chef. J'y consentis, et je profitai de l'occasion pour expliquer à Kotokoké qu'il voyait bien par notre conduite envers lui et envers ses deux compatriotes que notre désir et notre intention étaient de vivre en bons voisins et en bons

amis avec tous les habitans d'Iheinomavi ; que nous ne faisons usage de ces armes que lorsque l'on nous offensait : ce qui , j'espérais , n'arriverait jamais de leur part , et que la seule envie de satisfaire sa curiosité avait pu m'engager à lui montrer la destination de ces instrumens.

A peu près cent-cinquante New-Zélandais s'asirent à droite du pont : le détachement de soldats manœuvra vis-à-vis d'eux. Après qu'ils eurent fait trois décharges de mousqueterie , on tira deux coups de canon , l'un à boulet , l'autre chargé à mitraille. Leur étonnement fut inexplicable. Je fis remarquer au vieux chef la distance à laquelle le boulet et la mitraille tombaient.

Sur ces entrefaites le vent commençait à souffler du sud. Comme il produit ordinairement un très-fort ressac le long de la côte , les insulaires eurent envie de s'en aller. Toughi et Houdou firent leurs adieux de la manière la plus affectueuse à chaque personne de l'équipage , et me firent promettre de revenir les voir , pour qu'ils pussent retourner à l'île Norfolk avec leurs familles. Le vieux chef après avoir pris beaucoup de peine pour prononcer mon nom , et m'avoir appris le sien , entra dans sa pirogue , et nous quitta. Quand les insulaires s'éloignèrent de nous , on les salua de trois acclamations , qu'ils rendirent aussi bien qu'ils purent , sous la direction

de Toughi. Après cinq jours de navigation j'arrivai à Port-Jackson le 18 novembre.

Le peu de rapports que j'ai eus avec les naturels de ces îles , puisque je ne suis resté que dix-huit heures le long de la côte , dont douze heures de jour , ne peut pas me mettre à même de donner des renseignemens sur ce peuple. Sans doute sa conduite amicale envers nous était due à nos liaisons avec Toughi et Houdou. Je pense que ceux-ci seront toujours reconnaissans des bontés qu'on a eues pour eux à l'île Norfolk. Si leurs compatriotes ont seulement une portion de leur caractère aimable , on peut aisément , avec de la prudence et de la précaution , entretenir avec eux des relations de bon voisinage. »

La visite de King avait laissé des impressions favorables dans l'esprit des New-Zélandais ; car le *Fancy* , navire de Port-Jackson , ayant laissé tomber l'ancre dans la baie Doubtless , au mois de décembre 1795 , plusieurs pirogues s'avancèrent : elles n'osèrent cependant venir le long du bord que lorsqu'on leur eut prononcé le nom de Toughi. Alors tous les Indiens s'écrièrent que King , Toughi et Houdou étaient bien bons. Quelques-uns montèrent sur le bâtiment ; d'autres allèrent à terre. Bientôt Toughi parut avec sa femme : il raconta au capitaine qu'il lui restait un cochon sur douze que King lui avait laissés ,

et que les pois qu'il avait reçus poussaient bien ; mais on ne put savoir ce que les autres graines qu'on lui avait données étaient devenues , tant il est difficile d'inspirer le goût de la conservation et de la culture à un peuple sauvage.

Cependant la pêche de la baleine et du phoque continuant à attirer un grand nombre de bâtimens anglais sur les côtes de la Nouvelle-Zélande , les Anglais , malgré la réputation de férocité des insulaires , se hasardaient quelquefois à descendre à terre , en usant de grandes précautions. Ils trouvaient toujours les naturels sur leurs gardes , sans leur voir manifester des dispositions hostiles , à moins qu'on ne les eût provoqués par des outrages. Ces commencemens de bonne intelligence donnèrent lieu à des communications plus intimes et plus actives. La plupart des capitaines qui débarquèrent eurent lieu d'être satisfaits de la réception qu'on leur fit. Quand un de ces marins arrivait à Port-Jackson , le gouverneur de la colonie mettait toujours beaucoup d'empressement à demander des renseignemens sur la Nouvelle-Zélande. Ils s'accordaient généralement à dire qu'on pourrait venir à bout de beaucoup de choses par la douceur ; ils ajoutèrent que près de la baie des Iles demeurait Tippahé , chef très-puissant , qui semblait concevoir les avantages qui résulteraient pour lui d'un commerce amical avec

les Anglais. En conséquence de ces avis , le gouverneur expédia à différentes fois à la Nouvelle-Zélande des bestiaux vivans , et toutes sortes d'objets qui pouvaient être utiles à un peuple dont les efforts tendaient à la civilisation.

Ces rapports ayant duré quelque temps , ce chef manifesta le désir d'aller avec cinq de ses fils à Port-Jackson ; il y fut amené : le gouverneur King le combla d'attention. Tippahé fut très-sensible à ce bon accueil et s'en montra digne. On fut frappé de la justesse et de la vivacité de son esprit : toutes ses observations annonçaient un homme extrêmement judicieux. Il convenait de l'absurdité des usages de son pays , et regrettait qu'il ne connût pas les avantages de la civilisation. Cependant il critiquait aussi plusieurs des coutumes des Européens , comme bien plus ridicules que celles de la Nouvelle-Zélande.

Tippahé vit souvent des naturels de la Nouvelle-Hollande : ils avaient l'air de le craindre , et cherchaient à l'éviter : probablement son visage affreusement tatoué les effrayait. Un de ses fils causant un jour avec ses sauvages , leur adressa sur l'emploi de leur zagaie des remarques qu'ils trouvèrent justes. Leur ayant ensuite demandé une de ces armes , ils la lui présentèrent aussitôt ; mais dès qu'il l'eut dans sa main , ils s'enfuirent tous : ils ne revinrent que lorsqu'il l'eut mise de côté.

Ce chef, qui sentait si bien le prix de la civilisation, dut avoir une bien pauvre idée d'une race d'hommes nus, qui depuis tant d'années vivaient près des Anglais sans profiter aucunement de ce voisinage : quelle différence s'il se fût trouvé à leur place ! Il fit beaucoup de questions sur tous les procédés des métiers qu'il voyait exercer : l'art de filer et de tisser excita surtout son attention, et il regretta beaucoup qu'il ne fût pas connu chez lui ; il eût bien voulu pouvoir emmener avec lui des artisans pour instruire ses compatriotes. On peut se faire une idée de l'importance qu'il attachait aux choses utiles, en songeant qu'avec une seule pomme de terre, qu'un capitaine lui avait laissée quelques années auparavant, il était parvenu à propager ce végétal dans tout son canton. Sa sagacité en ayant du premier coup d'œil deviné la valeur, il en surveillait lui-même la culture, en conservait pour planter, et prenait les moyens nécessaires pour le multiplier : il avait fini par en fournir aux navires européens. S'il eût pu demeurer assez long-temps à Sydney pour s'instruire convenablement des travaux de l'agriculture, il eût sans doute à son retour opéré d'heureux changemens parmi sa nation, et lui eût inspiré l'habitude de l'occupation, premier pas pour parvenir à la civilisation et à la culture intellectuelle.

A son départ de Sydney, le gouverneur le combla de présens. Tippahé étant tombé malade en route, le capitaine chargea un jeune homme du bord d'avoir soin de lui. Ce jeune homme s'acquitta si bien de son devoir, qu'à son arrivée chez lui Tippahé pria le capitaine de le lui laisser. Celui-ci sachant qu'il remplirait les intentions du gouverneur en condescendant aux désirs de Tippahé, lui accorda sa demande. Le jeune homme vécut chez ce chef, et fut admis dans sa famille. Il apprit en peu de temps la langue du pays, et devint le facteur et l'interprète entre ses compatriotes et les naturels.

Tippahé ne fut pas le seul chef qui eut la curiosité d'aller à Port-Jackson ; d'autres aussi visitèrent la colonie anglaise avec plusieurs de leurs compatriotes ; il y en eut même qui, à leur demande, furent menés en Angleterre. Leur confiance envers les Anglais annonçait que ceux auxquels ils l'accordaient la méritaient. Cependant il arrivait aussi que les New-Zélandais avaient souvent à se plaindre de ces Européens. Quelques-uns les enlevaient de leurs îles sans leur consentement, et les déposaient ensuite sur quelque terre éloignée ; d'autres les pillaient et dévastaient leurs champs. Tippahé, avant son voyage à Sydney, avait eu les siens ravagés ainsi par l'équipage d'un capitaine qu'il reconnut en dinant